

LA CONTRIBUTION DE PAUL PELLIOT A LA SINOLOGIE DANS LA PERSPECTIVE DES SAVANTS JAPONAIS

L'immense succès de la carrière académique de Paul Pelliot n'a sans doute jamais été égalé dans l'histoire des études orientales en Europe, alors même que le savant était très estimé au Japon. Ce n'est qu'après son retour triomphal d'Asie centrale que les spécialistes japonais se sont familiarisés avec le nom de Paul Pelliot. Tout le monde sait dans le domaine des études de Dunhuang que c'est après être retourné une première fois à Hanoi que Pelliot se rendit à nouveau à Pékin, à l'été 1909, avec des manuscrits qu'il rapportait des grottes de Mogao à Dunhuang. Ceci marque le début des études de Dunhuang en Chine et au Japon. A Kyōto, des spécialistes japonais tels que Naitō Torajirō 内藤虎次郎 (1866-1934) et Kano Naoki 狩野直喜 (1868-1947) organisèrent une exposition et une conférence sur les acquisitions de Pelliot. Naitō écrivit même un article pour le journal *Asahi Shimbun* et essaya d'entretenir une propagande active pour mettre en avant l'importance des manuscrits de Dunhuang. A la même époque, les nouvelles des découvertes de l'expédition Ōtani arrivaient en succession au temple Honganji de Kyōto. C'est ainsi que Dunhuang devint un lieu connu au Japon. Par ailleurs, quelques années plus tard, Luo Zhenyu 羅振玉 (1866-1940) et Wang Guowei 王國維 (1877-1927) s'installèrent à Kyōto et commencèrent leurs travaux académiques en étroite collaboration avec les spécialistes japonais. Ce sont ces circonstances qui ont tout naturellement intensifié les progrès des toutes premières études de Dunhuang en Extrême-Orient. Les spécialistes japonais continuèrent assurément à entretenir d'étroits contacts avec Paul Pelliot. C'était essentiellement par lui que les spécialistes chinois et japonais pouvaient obtenir des photographies des manuscrits de Dunhuang. Ces photographies, particulièrement précieuses dans les débuts des études de Dunhuang, ne se limitaient pas à celles de la collection Pelliot, mais incluaient également celles de la collection Stein¹.

1. A cet égard, c'est Haneda Tōru 羽田亨 (1882-1955) qui établit les meilleures relations avec Pelliot. Haneda obtint de Pelliot une photographie du manuscrit Stein de l'hymne manichéen *Xiabuzan* 下部讚 (S. 2659) pour ses études personnelles. A cette époque, Lionel Giles était chargé de la collection Stein et il était peu disposé à montrer les manuscrits

Bien que la réputation de Pelliot grandît au fur et à mesure qu'il publiait un certain nombre de travaux originaux, sa célébrité ne s'étendit dans le monde japonais des études académiques qu'après les succès de son expédition en Asie centrale.

Toutefois, certains lettrés japonais, et en particulier Nanjō Bunyū 南條文雄 (1849-1927) et Takakusu Junjirō 高楠順次郎 (1866-1945), avaient fait connaissance avec le jeune Pelliot lorsqu'ils étaient allés à Hanoi en 1902 pour participer au Premier congrès international des études d'Extrême-Orient, qui était organisé par le gouvernement indochinois français en association avec l'Exposition internationale. Les deux professeurs japonais furent invités à déjeuner par Louis Finot, qui était alors le directeur de l'École française d'Extrême-Orient (EFEO), et rencontrèrent Paul Pelliot à cette occasion. Au cours de leur conversation, Pelliot leur montra de vieux livres chinois qu'il avait trouvés à Pékin et décrivit les sources détaillant l'histoire du Vietnam. La vaste érudition de Pelliot les impressionna tellement que Nanjō écrivit ses impressions dans son journal². Il semble que Pelliot se soit très tôt consacré à l'étude bibliographique des livres chinois. Pendant son séjour à Hanoi, Pelliot fut envoyé presque chaque année à Pékin acheter des livres chinois pour la bibliothèque de l'EFEO. Sa connaissance dans ce domaine a dû s'accroître et son expérience s'enrichir pendant cette mission. D'après ses premiers écrits, son inclination pour la bibliographie chinoise est évidente, il avait certainement un intérêt profond dans ce domaine. Il possédait une très vaste connaissance des livres chinois anciens, perdus ou conservés. C'est ce savoir qui lui permit d'identifier beaucoup de titres perdus parmi un amas de fragments sur le site des grottes de Dunhuang. Il est tout à fait remarquable qu'il ait pu identifier le *Wang Wutianzhu guo zhuan* 往五天竺國傳 (Notes sur le voyage aux Cinq Indes) de Huichao 慧超 uniquement à partir de son souvenir de l'entrée dans le *Yiqiejing yinyi* 一切經音義 (Glossaire phonétique et sémantique du canon bouddhique) de Huilin 慧琳 (737-820). Au Japon comme en Chine, la connaissance bibliographique était et est encore toujours estimée par de nombreux spécialistes comme un savoir indispensable pour les études sinologiques. Nous pouvons penser que les compétences de Pelliot dans ce domaine constituent au moins une des raisons importantes qui lui permirent d'acquérir une grande réputation parmi les sinologues japonais.

aux chercheurs étrangers. On sait que Haneda coédita avec Pelliot les *Manuscrits de Touen-houang conservés à la Bibliothèque nationale de Paris, Tonkō isho* 敦煌遺書 1926, 2 vol.

2. Nanjō B., Takakusu J., *Futsuryo Indo-Shina (French Indo-China)*, 1903, p. 65.

L'intérêt de Pelliot se porta également sur les livres chinois perdus retrouvés au Japon. En 1912, il écrivit le compte rendu³ d'une édition en fac-similé de trois manuscrits, découverts et publiés par Naitō Torajirō. Naitō avait envoyé ses publications à Édouard Chavannes par le biais de Sakaki Ryōzaburō 榊亮三郎 (1872-1946)⁴ et Chavannes les confia à Pelliot pour qu'il écrive un compte rendu. Chavannes écrivit dans une lettre de remerciement à Naitō le passage qui suit :

« M. Sakaki a bien voulu m'envoyer de votre part trois ouvrages qui intéresseront vivement tous les sinologues. M. Pelliot en a fait un compte rendu qui paraîtra dans le numéro du *T'oung Pao* qui est en cours d'impression ; cela m'ôte le plaisir d'en parler publiquement, mais je tiens à vous dire du moins dans cette lettre toute l'estime que j'ai pour vos excellents travaux et tout le prix que j'attache à entretenir des relations avec les savants japonais tels que vous ; mon seul regret est de n'avoir pas appris le japonais à l'âge où j'aurais encore pu le faire et de ne pas pouvoir profiter suffisamment de tous les résultats historiques et archéologiques que vous et vos confrères avez obtenus. »⁵

Chavannes connaissait sûrement et estimait le profond intérêt de Pelliot dans ce domaine. C'est pourquoi il confia le livre à Pelliot.

Mais Pelliot était également très apprécié pour sa profonde connaissance de la phonologie chinoise. Cet aspect de l'érudition de Pelliot était bien connu. Dans la première moitié du xx^e siècle, Pelliot ainsi que Bernhard Karlgren, furent appréciés comme spécialistes de l'histoire de la phonologie chinoise. A la même époque au Japon, quelques spécialistes de phonologie chinoise avaient obtenu d'importants résultats. Malheureusement, ils ne collaboraient pas avec les érudits occidentaux et furent incapables d'aborder le concept de « reconstruction » du système phonologique de l'ancien chinois. D'autre part, les professeurs occidentaux des universités impériales ne s'intéressaient pas tellement à ce champ traditionnel de la sinologie, c'est pourquoi la compétence de Pelliot dans ce domaine surprit les spécialistes

3. « Trois manuscrits de l'époque des T'ang récemment publiés au Japon, par M. Naitō Torajirō », *T'oung Pao* 13, 1912, p. 482-507. Les trois manuscrits étaient : *Da Tang sanzang Xuanzang fashi biaoqi* 大唐三藏法師表啓, *Ming bao ji* 冥報記 et *Tang Wang Bo ji canjuan* 唐王勃集殘卷. On peut ajouter que Pelliot publia dans le fascicule suivant du *T'oung Pao* une lettre dans laquelle il donnait une correction des lectures des noms propres japonais sur les conseils de Kano Naoki, qui venait juste d'arriver à Paris pour étudier les manuscrits de Dunhuang, *T'oung Pao* 13, 1912, p. 674. C'est une petite anecdote sur les échanges entre érudits français et japonais.

4. Professeur de sanscrit à l'université de Kyōto qui séjournait à Paris à cette époque.

5. Cette lettre datée du 2 septembre 1912 est conservée dans la collection Naitō de l'Université du Kansai.

japonais. Pelliot n'était pas seulement versé dans la phonologie chinoise traditionnelle, il avait en plus rejoint le courant dominant européen des études de la langue chinoise. Même si le niveau des études demeurait primitif, Pelliot comprit les règles phonologiques établies par ses prédécesseurs tels que Joseph Edkins (1823-1905), Simon Schaank (1861-1935) et Zenone Volpicelli (1856- ?). Pelliot reprit leurs résultats avec un regard critique.

Il est intéressant, à cet égard, de trouver parmi les articles de Pelliot conservés au musée Guimet un manuscrit non publié intitulé « Sur la phonétique du chinois ancien »⁶. Ce manuscrit, écrit sur des feuillets de 15,5 par 20,2 cm, se compose de 46 pages de texte et de 34 pages de notes. Bien que petite et très personnelle, dans l'ensemble l'écriture de Pelliot est lisible. Il y a quelques corrections et ajouts au texte qui aurait très bien pu être publié. Il est malheureusement incomplet. D'après l'introduction, l'article devait compter trois sections. L'introduction comprend le passage suivant :

« Un premier paragraphe rappellera ce qu'est le *fan-ts'ie* et donnera l'indication des principales sources qui nous font connaître la prononciation du chinois à partir du moment où les dictionnaires savent la figurer graphiquement. J'étudierai ensuite les tables phonétiques elles-mêmes. Dans une dernière section, j'essaierai de montrer dans quelle mesure nous pourrions espérer rétablir la prononciation chinoise pour des époques antérieures à celle que représentent les dictionnaires à prononciation figurée et les tables. »

Mais seule une partie de la première section, qui traite des prononciations *fanqie*, est disponible. Comme la seule partie de la première section occupe 46 pages, on peut penser que s'il avait été complété, cet article aurait été très long. De plus, selon le style habituel de Pelliot, les arguments de l'article sont accompagnés de preuves documentaires concluantes et de longues citations de sources originales. On ne peut que regretter qu'il ne soit pas terminé. Il est important de noter qu'il a essayé d'établir une méthode pour reconstruire le système phonologique du chinois ancien avant l'introduction des dictionnaires et des tables de rime. Mais étant donné qu'il a discuté (ou plutôt qu'il voulait discuter) du problème des prononciations *fanqie* et des tables de rimes, il est clair qu'il avait essentiellement l'intention de reconstruire le système phonologique du chinois ancien, qui sera ensuite appelé « l'ancien chinois » par Karlgren.

Le travail monumental de Karlgren, *Études sur la phonologie chinoise*⁷ occupe une place prépondérante dans le domaine de l'étude phonologique

6. Pelliot 228.

7. Publiées en 1915, Leyde-Stockholm et rééditées avec additions à Uppsala en 1916.

du chinois ancien. Cependant, le manuscrit de Pelliot est bien antérieur au travail de Karlgren. D'après le titre de Pelliot « professeur à l'École Française d'Extrême-Orient » et les dates de publication des ouvrages cités, on peut estimer que le manuscrit de Pelliot a été écrit dans la première moitié de 1906. Mais la preuve la plus évidente se trouve sans doute dans le passage suivant : « Le sujet aurait demandé d'ailleurs un livre entier qu'à la veille de partir pour un long voyage je n'ai pas le loisir d'écrire. » Pelliot quitta Paris le 15 juin 1906 pour une expédition en Asie centrale, qui dura plus de deux ans et donna des résultats nombreux et impressionnants. Le « long voyage » auquel Pelliot fait référence dans son manuscrit doit correspondre à cette expédition. Même si cet article avait été écrit en 1909, alors que Pelliot avait 28 ans, c'était environ six ans avant que soit publié le premier fascicule du travail de Karlgren en 1915.

A son retour d'expédition, Pelliot se mit à l'étude des précieux manuscrits et des objets archéologiques qu'il avait lui-même rapportés, et il lui échut de nombreuses autres tâches. Il n'est donc pas surprenant qu'il n'ait pas trouvé le temps de terminer l'article. Un autre élément pertinent est que Pelliot était au courant des résultats du travail du jeune Karlgren qui était rentré d'un travail de terrain sur les dialectes en Chine en 1912. Avant de retourner en Suède, Karlgren séjourna quelque temps à Paris où il eut l'occasion de rencontrer Pelliot. On peut s'imaginer qu'ils ont dû discuter des problèmes concernant la reconstruction du système phonologique du chinois ancien. Pelliot considéra probablement que son article était déjà dépassé. En fait, Pelliot était mal préparé à l'usage extensif des dialectes modernes pour la reconstruction du système phonologique du chinois ancien.

Il déclare : « J'espère toujours qu'on trouvera ici une solution très simple pour cette question des voyelles qui restait après le travail de M. Schaank la grande inconnue des tables. » Le problème qu'il mentionne se rapporte aux quatre divisions des tables de rimes, à propos desquelles des discussions avaient été lancées par Schaank. Ce point qui devait être discuté dans la deuxième section de l'article de Pelliot allait être en grande partie résolu par Karlgren. Bien entendu nous ne savons pas si Pelliot était entièrement d'accord avec Karlgren, mais il est possible que le succès de Karlgren soit une des raisons qui ont découragé Pelliot de compléter son article.

En conséquence, Pelliot ne publia aucune monographie sur la phonologie chinoise, mais ses connaissances dans ce domaine apparaissent dans beaucoup de ses articles et ses comptes rendus. Il utilisa ses capacités dans la langue chinoise au maximum, en particulier pour interpréter avec précision les transcriptions phonétiques chinoises des mots étrangers qui apparaissent en abondance dans les textes historiques. L'identification des noms propres et toponymes transcrits en caractères chinois est une tâche difficile,

mais un point fondamental, dans de nombreux cas, et en particulier dans les études de l'Asie centrale et des régions périphériques. Pelliot a apporté de considérables contributions et il est resté un érudit reconnu dans ce domaine. Les spécialistes japonais eurent un immense respect pour cet aspect de la recherche de Pelliot.

En 1930, Paul Pelliot était déjà une figure légendaire au Japon. Lorsque des rumeurs de la visite de Pelliot au Japon se firent entendre, Ishida Mikinosuke 石田幹之助 (1891-1974) écrivit un essai humoristique et plaisanta en disant que la visite de Pelliot serait un événement plus important que celle de Charlie Chaplin⁸. La visite de Pelliot était un événement important pour le monde académique japonais.

Cependant tous les spécialistes japonais ne firent pas l'éloge de Pelliot. Il faut mentionner ici que certains spécialistes étaient réservés dans leur appréciation des travaux de Pelliot. Kuwabara Jitsuzō 桑原隲藏 (1871-1931) indique que beaucoup de théories nouvelles développées par Pelliot sont identiques à celles des spécialistes japonais, mais plus récentes pour ce qui est de leurs dates de publication⁹. Kuwabara n'avait bien sûr pas l'intention d'accuser Pelliot, il voulait seulement suggérer que l'on devrait mieux prendre en considération les résultats des travaux académiques japonais. Pour ma part, je suis toutefois convaincu que Pelliot n'a pas plagié les théories des spécialistes japonais, et que toutes les similitudes entre les diverses études peuvent être attribuées au fait que Pelliot et les spécialistes japonais avaient des intérêts communs et qu'ils ont adopté les mêmes perspectives. Quoi qu'il en soit, cela ne fait aucun doute que Paul Pelliot était de loin le sinologue occidental le plus respecté à son époque au Japon.

TAKATA Tokio

*

* *

BIBLIOGRAPHIE

HANEDA Tōru, Paul PELLIOU, 1926, *Manuscrits de Touen-houang conservés à la Bibliothèque nationale de Paris, Tonkō isho* 敦煌遺書, 2 vol., Kyōto, Tōa kōkyūkai.

8. Ishida M., « Pelliot, the sinologue », *Serupan (Serpent)*, juin 1932. En réalité la visite de Pelliot au Japon fut reportée à 1935.

9. Compte rendu de Sir H. Yule's *Cathay and the Way Thither*. New Edition, 1913-1915, in *Shirin* 史林, 2/3, 1917, p. 498-513. Repris dans les œuvres complètes de Kuwabara, Tokyo, Iwanami shoten, 1968, vol. 3, p. 617-618.

- ISHIDA Mikinosuke, 1932, « Pelliot, the sinologue », *Serupan (Serpent)*, juin.
- KUWABARA Jitsuzō 桑原隲藏, 1917, Compte rendu de Sir H. Yule's *Cathay and the Way Thither*. New Edition, 1913-1915, in *Shirin*, 2/3, p. 498-513. Repris dans les œuvres complètes de Kuwabara, Tōkyō, Iwanami shoten, 1968, vol. 3, p. 617-618.
- NANJŌ Bunyū, TAKAKUSU Junjirō, 1903, *Futsuryo Indo-Shina (French Indo-China)*, Tōkyō, Bunmeido.
- Paul PELLIOT, 1912, Compte rendu de NAITŌ Torajirō, « Trois manuscrits de l'époque des T'ang récemment publiés au Japon », *T'oung Pao*, p. 482-507.

Paul Pelliot : **de l'histoire à la légende**

Colloque international organisé par Jean-Pierre DRÈGE,
Georges-Jean PINAULT, Cristina SCHERRER-SCHAUB
et Pierre-Étienne WILL

au Collège de France et à l'Académie des Inscriptions
et Belles-Lettres (Palais de l'Institut), 2-3 octobre 2008

Actes édités par Jean-Pierre DRÈGE ET Michel ZINK

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Paris • 2013

Ouvrage publié avec l'aide de la Fondation Hugot du Collège de France
Diffusion De Boccard – 11, rue de Médicis, Paris 6^e